

ture. Nous sommes restés ici beaucoup trop longtemps et nous n'arriverons pas à Dorling avant la nuit close, ce qui pourra fort inquiéter votre mère.

—N'importe! répéta Clara avec obstination, je tiens à visiter les autres berceaux, ma chère Rachel; j'y tiens, dussions-nous ne rentrer à Dorling qu'au milieu de la nuit.

Rachel passa son bras autour de la taille de son amie, et l'attira doucement à elle en lui disant d'un ton affectueux :

—Vous voilà retombée dans vos singularités, Clara; cependant, je crois vous comprendre: vous cherchez un objet perdu que vous supposez avoir été enlevé par les charmydères, n'est-il pas vrai?

—Eh bien! je l'avoue, miss Owens, un objet précieux a été ravi par ces oiseaux; et je voudrais le recouvrer, fût-ce au péril de ma vie!

—Cet objet a-t-il donc une si grande valeur?

—C'est le diamant que me confia M. de Martigny et qui excita si vivement votre admiration. Je l'oubliai un moment sur la véranda du jardin et il disparut. Or, si je ne l'ai pas retrouvé aujourd'hui même, je dois m'attendre aux plus grands malheurs.

Et elle fondit en larmes, à la grande surprise des sauvages, qui ne pouvaient s'expliquer cet attendrissement subit.

Rachel l'embrassa.

—Pauvre amie, reprit-elle, voilà donc la cause du chagrin qui vous mine depuis si longtemps; voilà le but de ces préoccupations constantes que j'attribuais à un goût subit pour l'histoire naturelle!... Mais s'il en est ainsi, Clara, poursuivit-elle d'un ton de résolution, nous ne devons pas, en effet, nous en tenir à cette première épreuve; nous allons visiter les autres berceaux et sur-le-champ... Un diamant de douze mille dollars!

—Ce n'est pas seulement la valeur du diamant qui me fait désirer de le recouvrer, répondit Clara en essuyant ses yeux; j'ai pris un engagement terrible... Mais vous en savez assez, Rachel; et ce n'est pas le moment de vous exposer l'affreuse position où je me trouve... Partons, de grâce, partons au plus vite.

Miss Owens se tourna vers Tête-de-Crin et lui dit dans ce jargon qu'elle employait d'ordinaire avec lui :

—Clara est très-satisfaite d'avoir vu ces cowrys; mais elle croit qu'il y en a de plus beaux encore: conduisez-nous donc bien vite à leurs berceaux.

Le sauvage paraissait s'attendre à cette demande, et, après s'être concerté un moment avec son monde, il fit ses dispositions pour se remettre en route.

—Aurons-nous à marcher longtemps? demanda Rachel avec un accent d'inquiétude.

Mais elle reçut la réponse ordinaire, qu'on arriverait dans « un petit temps; » et cette réponse ne prouvait pas grand'chose, quant à la distance réelle.

On s'enfonça donc plus avant dans le désert. D'abord, Clara montrait une grande ardeur; mais peu à peu ses mouvements se ralentirent; évidemment ses forces diminuaient, quoique son courage demeurât le même. Rachel s'en aperçut et lui prit le bras pour la soutenir. Par bonheur on traversait maintenant une région où les maalys n'étaient pas très-serrés, et le soleil avait perdu ses ardeurs dévorantes. Du reste, Tête-de-Crin, qui guidait la troupe, ne paraissait nullement songer combien cette marche pouvait être pénible pour de jeunes Européennes. Étranger aux raffinements et aux délicatesses de la civilisation, comment eût-il soupçonné que Clara et Rachel avaient moins de vigueur que ses propres filles aux pieds nus, ou que

sa lubra qui, un enfant sur le dos, trottait à son rang sans manifester la moindre fatigue?

Les souffrances de la pauvre Clara provenaient surtout d'une soif ardente causée par la chaleur et la lassitude. Il lui semblait que si elle avait eu quelques gouttes d'eau pour rafraîchir ses lèvres desséchées, elle eût pu marcher encore. Elle le dit à Rachel, fort altérée elle-même par ce trajet à travers des sables impalpables et qui prenaient à la gorge.

—Comment faire? répliqua miss Owens; si je ne me trompe, depuis que nous sommes entrés dans le Maaly-Scrub, nous avons constamment tourné le dos à cette partie du pays où l'on aurait chance de rencontrer un peu d'eau douce. Cependant ces sauvages sont gens de ressources, je vais leur apprendre ce que nous souhaitons, et peut-être pourront-ils nous le procurer.

Elle appela Tête-de-Crin et lui fit entendre que Clara et elle-même mouraient de soif. L'Australien ne parut pas s'émouvoir beaucoup de cette nouvelle; il se contenta de se tourner vers son fils aîné en lui disant brièvement :

—Weea.

Et il continua son chemin.

Nez-Percé, aussitôt après avoir entendu le mot prononcé par son père, prit deux Calebasses vides que sa mère et une de ses sœurs portaient suspendues à leur côté; puis, armé seulement de sa hachette, il quitta la bande et disparut dans le bois.

Où allait-il? S'il lui fallait pousser jusqu'à Walker station, Clara et Rachel devaient avoir le temps de mourir de soif, car on n'en était pas alors à moins de deux lieues, et l'on s'en éloignait encore. Toutefois, les voyageuses altérées ne furent pas soumises à une trop longue attente. Vingt minutes à peine s'étaient écoulées, quand le jeune Australien se retrouva tout à coup auprès d'elles, portant à chaque main une Calebasse dans laquelle plongeait un grand morceau de racine. Elles ne savaient ce que signifiait cet appareil; mais Nez-Percé, enlevant les racines, montra que les Calebasses étaient à moitié pleines d'une eau fraîche, limpide, d'un goût excellent.

Les deux amies ne songèrent pas d'abord à s'informar comment le pourvoyeur s'était procuré en si peu de temps cette boisson tant désirée; elles s'empressèrent de vider les gourdes jusqu'à la dernière goutte, et se sentirent ranimées par ce breuvage bienfaisant. Cependant miss Owens, toujours avide d'apprendre quelque secret de la nature, demanda par signes à Nez-Percé comment il avait pu si rapidement obtenir de l'eau; et le jeune homme, à son tour, lui expliqua ce mystère au moyen d'une pantomime expressive.

Il existe dans le Maaly-Scrub un arbre, appelé weea par les indigènes, qui est lui-même une espèce de maaly. Les racines du weea ont la propriété aussitôt qu'on les coupe, de laisser échapper une eau abondante, que les Australiens en marche recueillent pour se désaltérer quand les sources d'eau douce manquent tout à fait, et c'était ce moyen que le fils de Tête-de-Crin venait de mettre en usage. Les déserts australiens ont le weea, comme les forêts de Madagascar et de l'Inde ont le népenthès, comme les contrées tropicales ont l'arbre du voyageur. Malheureusement le weea ne croît pas partout dans le Maaly-Scrub, et c'est là une ressource éventuelle sur laquelle le voyageur ne doit pas trop compter au milieu de ces incommensurables solitudes.

(A CONTINUER.)